

## ET LA VIE SUIV SON COURS

### CHANT NÈGRE DE CUBA

Nous sommes certainement.  
Nous sommes au-dessus des lettres  
jaunes des câbles  
dans cette île lumineuse  
qu'avant-hier on a construite.  
Nous sommes, avec nos yeux trempés de rosée  
avec le poing, le défaut  
et l'erreur et celui qui ne sait pas  
et celui qui sait, mais s'est trompé.  
Nous sommes, au-dessous des faibles  
sourires des doux papillons  
en déroute. Nous sommes toujours  
dans cette petite région où nous vivons  
(Être simplement être  
c'est par les temps qui courent  
et à cette latitude  
une colossale victoire.)

VICTOR CASAUS  
*« Todos los días del mundo »*



L'ÉPAISSEUR des choses m'est tombée dessus comme un coup de tonnerre. J'aurais pu comprendre avant, lorsque j'ai passé quelques semaines dans ce qui était alors Leningrad, puis à Varsovie. Mais la bureaucratie était difficile à ignorer, surtout à Leningrad, et j'avais laissé mon irritation prendre le dessus. Pourtant, j'avais fait des rencontres formidables, passé des soirées inoubliables. Mais on était dans une époque où l'URSS était dans la crispation qui a précédé l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, et mettons que les contraintes faisaient que le reste passait au deuxième plan. Je n'avais jeté qu'un regard distrait sur une société jugée d'avance.

J'avais toujours raisonné comme, implicitement, la pensée dominante me le demandait. Il y avait deux mondes – eux et nous. Nous n'avions peut-être pas parfaitement raison, mais ils avaient absolument tort. Ils persécutaient des populations qui n'attendaient que notre intervention. Mes quelques expériences dans les pays de l'Est avaient confirmé cette façon de voir (même si je n'avais guère eu de contact avec les populations).

Et puis, je suis allée à Cuba, prête à condamner selon mes schémas préétablis. Je m'étais attendue à

des chicaneries à l'arrivée, et j'ai commencé par être servie : le garde-frontière qui a contrôlé mon passeport à l'aéroport de La Havane a exigé de moi que j'aille dans un hôtel de luxe.

Je n'aurais pas eu de quoi payer un tel hôtel. Ce n'était pas prévu.

« Vous savez, je suis logée dans une maison privée, tout est organisé. »

Rien à faire. J'irais dans la maison privée plus tard. Il a ordonné à deux de ses collègues qui s'apprêtaient à quitter l'aéroport de m'accompagner à l'Hotel Habana Libre dans leur Jeep. Ils m'ont embarquée. À mi-chemin, ils m'ont demandé ce que je dirais d'un cafecito. Ils avaient des amis, juste là... Et ils ont montré du doigt un trou dans la haie qui longeait l'autoroute.

J'ai commencé par me méfier, mais ils se sont arrêtés sur le terre-plein et ils ont hurlé un nom de femme. Une matrone est sortie de la haie.

« ¡ Ah, compañeros ! ¿ Un cafecito ? »

J'y suis allée, on verrait bien.

J'ai passé une après-midi formidable avec des gens que je suis revenue voir par la suite : il était chauffeur de guagua (nom des bus cubains), elle travaillait dans une usine. Ce jour-là était férié dans l'île, voilà pourquoi ils étaient chez eux.

Vers cinq heures, les deux gardes-frontières m'ont amenée à l'Hotel Habana Libre. Ils m'ont déposée devant la porte, m'ont tendu ma valise ; l'un a relâché le frein à main, et l'autre s'est penché vers moi.

« Tu dois comprendre, camarade, que dans cet hôtel on paie en devises. Comme il y a le blocus

économique, Cuba a un besoin urgent de ces devises, c'est le seul moyen d'acheter ce qu'ils nous faut, on doit payer cash. Alors que tu habites ici ou pas, tout le monde s'en fiche. Promets-moi que tu dépenseras toutes tes devises. »

Il m'a fallu vingt secondes pour enregistrer.

« Je te le promets, camarade, toutes jusqu'au dernier centime. »

« Dans ce cas-là, on a fait notre travail. »

Et ils s'en sont allés avec un signe de la main.

Cela s'est répété encore et encore.

Il y avait des règlements, mais il y avait l'interprétation qu'on en faisait. L'interprétation raisonnable, j'ai entendu cela maintes fois.

Le but était que je dépense mes devises, n'est-ce pas ?

Inutile que j'aie occupé une chambre d'hôtel si je n'avais pas l'intention de faire des économies.

Dans la Moscou communiste de l'époque, cela aurait été impossible. À La Havane, c'était normal.

J'étais venue pour faire un reportage, j'avais toutes les autorisations, j'ai reçu un librete, ou carnet de rationnement, cette mesure qui permet à tous les Cubains de manger à leur faim et d'être correctement vêtus. « Il faut s'arranger avec le blocus, et partager ce qu'on a. », expliquaient-ils, « comme vous le faisiez pendant la Deuxième Guerre mondiale. » Ils comprenaient. Ils acceptaient.

Et j'ai fini par saisir qu'il y avait deux réalités : la réalité politique, et la réalité humaine, celle du quotidien.

Dans la réalité politique, Cuba avait appartenu jusqu'en 1960 environ au « monde libre », après quoi elle avait rejoint le « bloc communiste ». Voilà comment je percevais ce pays. J'avais vu les contraintes de l'URSS, je m'attendais au pire à Cuba.

Mais à Cuba, la plupart des vraies contraintes étaient créées par le blocus économique.

Et le blocus économique avait été imposé du dehors, par les États-Unis, à une époque où le monde était divisé en deux blocs : communiste et capitaliste. Il était entendu que l'Amérique latine faisait partie du bloc capitaliste, sous l'égide des États-Unis – grands chantres de la liberté à condition qu'elle soit comprise comme ils l'entendent. La liste des pays que les États-Unis ont contraints à avoir un régime tel qu'ils le concevaient, attentif à leurs intérêts, serait longue.

Cuba faisait partie de la zone d'influence américaine.

\*  
\* \*

La mafia avait établi à Cuba un empire puissant et rêvait même d'en faire un État qui lui serait totalement inféodé. Cuba était familièrement nommée « le bordel de l'Amérique ». Et Fulgencio Batista, ex-général qui avait, dans les années 1940, été démocratiquement élu et avait mis en place un régime proaméricain, a repris le pouvoir de façon dictatoriale en 1952.

Lorsque les jeunes gens des partis de gauche essaient de renverser Batista le 26 juillet 1953, Cuba est un chaudron social qui menace d'exploser. Les inégalités sociales sont de plus en plus criantes, et si dans les villes le niveau de vie est le plus souvent suffisant, les campagnes sont pauvres, les paysans analphabètes, la maladie et la faim les déciment.

J'ai voulu tenter de comprendre le courage généreux de ces jeunes gens qui refusaient le coup d'État, qui voulaient établir justice et démocratie et étaient prêts à mourir pour cela.

L'attaque de juillet 1953 rate, mais les temps sont mûrs. Le pouvoir cubain de l'époque est divisé. La bourgeoisie des notables déteste la dictature imposée par le général Batista après le coup d'État de 1952 qui a coupé court à la campagne électorale. « Il y avait entre ces notables et les batistains toute la différence qui sépare des conservateurs libéraux de fascistes cyniques... », écrit Robert Merle dans son livre *Moncada, premier combat de Fidel Castro*; cette division favorise l'action des survivants de la Moncada et de ceux qui se sont joints à eux.

Lorsque finalement la révolution cubaine est victorieuse en 1959, elle est certes inspirée, sur le plan idéologique, d'une littérature dite « de gauche », mais les premières déclarations du Che Guevara et de Fidel Castro sont claires. Ils ne se proclament ni communistes ni prêts à rompre avec Washington: « Le capitalisme sacrifie l'homme. L'État communiste, par sa conception totalitaire, sacrifie les droits de l'homme. C'est pourquoi nous ne sommes d'accord ni avec l'un ni avec l'autre.

... Cette révolution n'est pas rouge, mais vert olive. »

Fidel Castro ne se fait pourtant pas d'illusions, et sait que « la guerre la plus importante, la plus longue sera celle qu'[il va] mener contre les Nord-Américains ». Et que les Nord-Américains vont mener contre lui. Trente ans plus tard, il disait encore à la soussignée, au cours d'une interview : « Si les Américains nous avaient fait un seul sourire, croyez-vous vraiment que nous aurions accepté l'aide d'un pays dont nous réprouvions le régime ? Au moment où nous avons accepté la "protection" russe, nous n'avions qu'une idée en tête : sauvegarder les acquis du peuple cubain. »

Le sourire américain n'est pas venu, le blocus économique l'a remplacé, mais les Cubains ne se sont pas laissé faire. Il s'agissait de survivre. On désapprouve peut-être la manière dont ils s'y sont pris, mais le fait est qu'ils ont survécu, et que le peuple dans sa grande majorité a soutenu ses dirigeants.

Voilà pour le plan politique.

Rien de tel que de s'installer dans le quotidien pour toucher du doigt le plan humain.

Ce qu'on ne perçoit pas tant qu'on ne va pas voir, c'est qu'en plus du blocus économique, il y a aussi un blocus de l'information, pire, une industrie (principalement américaine) de la désinformation et de la déformation qui fausse complètement la vision des choses – tant qu'on n'est pas allé vérifier par soi-même.

Lorsque je suis arrivée à Cuba, j'ai compris le sens de la révolution vert olive.

En 1983, une grande partie de la population gardait un souvenir vivace de l'époque de la dictature Batista. Ils sont des dizaines, des centaines peut-être, d'un bout à l'autre de l'île (où j'ai voyagé librement du moment où on a compris que je ne fomentais ni un attentat contre Fidel Castro ni un acte de sabotage, et qu'en plus je comprenais ce qu'on me disait et me faisais facilement comprendre), à m'avoir dit : « Si les barbudos n'étaient pas arrivés, je ne serais pas là pour vous raconter mon histoire. Je serais mort de faim, de maladie, ou d'une balle dans la nuque. »

En 1983, Cuba dépendait encore de l'aide russe, de l'industrie, des techniciens russes, du marché russe (pour son sucre). Dès qu'on sortait du quartier des ambassades de La Havane, la présence russe ne se manifestait que ponctuellement, par un produit « made in Russia », ou par la présence d'un spécialiste ou d'un fonctionnaire de la diplomatie. Les Cubains ne leur manifestaient aucune sympathie.

J'ai parcouru le pays en train et en bus, j'ai rencontré des centaines, des milliers de personnes. J'ai bu maints cafecitos, j'ai entendu maintes histoires.

Je percevais que, comme pendant les quelques semaines passées à Prague en 1968, j'étais dans quelque chose de différent, qui n'était, lorsqu'on sortait des phrases et des mensonges organisés, ni le communisme ni le capitalisme – c'était un régime vert olive.

J'ai été prise d'une envie, d'un besoin irrésistible de raconter cela, de me raconter cela.

Il a fallu que j'arrive à Santiago, dernière étape de mon voyage, pour que cela se passe.

Les reportages qui avaient financé mon voyage étaient faits; maintenant, il fallait que j'exprime, pour moi, ce que je ressentais.

Que je dise que, quoi qu'on ait raconté de la révolution cubaine, il y avait un côté qui n'avait pas percé, que nous ignorions: cet enthousiasme de l'homme de la rue qui a fait qu'en dépit de tout, Cuba tenait depuis trente ans (et continue à survivre depuis soixante), et sans lequel toutes les attaques auraient depuis longtemps eu raison du régime castriste.

Ce qu'on n'a pas compris, c'est que pour les Cubains il ne s'agissait pas d'argent. Certes, ils rêvaient d'une société d'abondance, mais si on les forçait, ils avaient leur fierté, et ils ne plieraient pas. «On peut annihiler un peuple jusqu'au dernier homme sans pour autant le soumettre.», avait écrit un siècle auparavant José Martí. On m'a cité cette phrase cent fois.

J'ai compris que la paranoïa avait ses raisons: des milliers de tentatives de sabotage, souvent de la part de Cubains exilés, l'attaque de la baie des Cochons pour tenter de renverser le régime, les centaines de tentatives d'assassiner Fidel Castro.

Une fois que j'ai été acceptée, l'amitié, la fraternité étaient sans limites, et la paranoïa disparaissait.

L'idée de ce texte est venue à Santiago lors de la commémoration du trentième anniversaire de l'attaque de la Moncada. Sa rédaction s'est passée en

plusieurs fois. Lorsqu'il a été terminé, j'ai fait une dernière fois le voyage, seule, sans obligation professionnelle. Une famille de musiciens yoruba que j'avais rencontrée lors d'un voyage précédent m'avait invitée à occuper la chambre du fils aîné parti étudier à La Havane. J'y suis allée. Quatre générations habitaient dans une maison qu'on aurait pu prendre pour une baraque, entourée d'un terrain destiné à devenir jardin public, un jour, plus tard... En attendant, la famille de musiciens coupait l'herbe et les branches trop basses, mais pour le reste c'était un magnifique jardin sauvage.

La porte s'ouvrait sur un long couloir, avec des portes des deux côtés, au fond, également une porte qui donnait sur une grande salle qui traversait tout le bâtiment dans le sens de la largeur.

« C'était un baraquement militaire. On l'a déplacé sur ce terrain jusqu'à ce qu'ils fassent le jardin public. On verra alors : si la famille en a encore besoin, on le déplacera sur un autre terrain, sinon on le laissera pour d'autres. »

Dans la très grande salle du fond, il y avait une demi-douzaine de tambours et de trompettes (je dis ça en français pour simplifier, chaque instrument avait un nom bien précis). Le soir, après un repas auquel j'avais été priée de contribuer en apportant du café acheté à l'aéroport (hors rationnement), tout le monde s'est mis à la musique.

« Et toi, compañera, tu joues de quel instrument ? »

« Aucun. » Et me souvenant d'un poème de Prévert, j'ai ajouté : « Je joue de la parole. »

J'ai expliqué que j'avais écrit un texte, que j'aurais voulu, avant de chercher un éditeur, le confronter à la réalité de Santiago, c'était pour cela que j'étais revenue.

Le patriarche, qui m'a assuré avoir plus de cent ans (sans que personne ne le contredise), mais auquel j'en aurais donné soixante-dix à tout casser, m'a prié de lire mon texte.

« Mais... il est en français. »

« C'est égal, la musique passe dans toutes les langues. »

J'ai commencé à lire.

J'en étais à la troisième ligne lorsqu'il a empoigné une galleta et a commencé, doucement, à battre le rythme, bientôt suivi d'un autre membre de la famille. Je lisais, ils jouaient. De temps à autre le patriarche m'arrêtait :

« Il faut que tu changes quelque chose, tu n'as plus le rythme. »

Je changeais. Ils acceptaient ou refusaient. Nous avons ainsi relu et récrit le texte entier, deux fois, la première en arrêtant souvent, la deuxième presque plus.

J'étais comme transportée. J'avais la sensation d'être reliée à l'univers, ma main était tenue par une force venue de la nuit des temps, du fond de l'Afrique et de la Caraïbe les plus authentiques, les poètes guidaient ma main, je n'avais qu'à prendre note. J'ai écrit et récrit huit jours et huit nuits durant, puis je suis rentrée en Suisse, comme ivre, me suis jetée sur une machine à écrire (les ordinateurs personnels n'existaient pas encore), et j'ai tout mis au propre.

J'ai appelé le texte *Hotel Venus*.

J'ai eu la chance de trouver un éditeur enthousiaste qui a aussitôt accepté de le publier, et il a paru.

Ma chance s'est arrêtée là. Un livre (un roman, en fait) disant du bien de Cuba, ce ne pouvait être qu'un pamphlet politique à la solde de Moscou. La profession de foi d'une communiste. Je n'avais jamais été communiste, mais peu importait. Le blocus contre Cuba était en place, et bien en place.

Personne n'a parlé d'*Hotel Venus*, presque personne ne l'a acheté.

Tant pis.

Pour moi, *Hotel Venus* reste l'acte littéraire tel que je l'avais imaginé dans l'absolu de l'enfance. Je m'étais fait une raison : c'était un rêve. Et puis, une fois, j'ai pu réaliser ce rêve.

Il ne s'est pas vendu, mais de l'avoir fait, cela me suffisait. Après lui, j'avais pensé arrêter d'écrire, sachant que je ne ferais jamais mieux.

Il a fallu plusieurs années, et l'insistance d'un éditeur clairvoyant pour que je me lance dans autre chose.

J'ai alors commencé à écrire des romans.

Je crois que sans l'expérience d'*Hotel Venus*, sans mes amis yorubas qui ont en quelque sorte forcé mes résistances, je n'aurais jamais pu continuer à écrire – à l'époque, cela m'était d'ailleurs égal.

Mais lorsque j'ai repris la plume (accompagnée entre temps par un ordinateur), les pulsations des rythmes cubains étaient là, présentes. Elles m'accompagnent aujourd'hui encore, et j'essaie de m'en

souvenir au moment où il faut donner du « punch »  
à un texte.

Cette année, on a commémoré le soixantième  
anniversaire de la Moncada.

Le blocus de Cuba est toujours en place.

*31 décembre 2013*